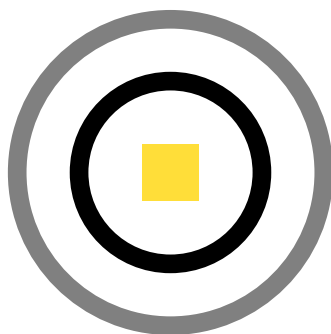


Théorie des Particules (Sonores)

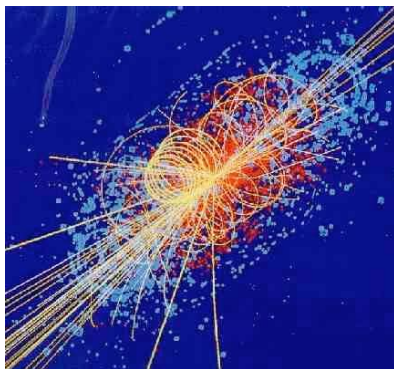
paul oudin



Chaque espace détient une identité sonore qui lui est propre. Partant de ce postulat, j'en suis venu à me demander si, à l'instar des particules élémentaires dont est constitué l'Univers, on ne pouvait pas envisager l'identité sonore d'un espace comme un ensemble de « particules » de son. C'est ce que je vais m'efforcer d'étudier à partir de maintenant. Je vais me donner une logique de travail précise : d'abord, une émission d'hypothèses sur ce concept de particules sonores, puis, la mise à l'épreuve de ces suppositions par un travail basé sur des échantillons d'environnements sonores, afin, également, d'en percevoir les mécanismes de fonctionnement. Enfin, si cela abouti, je chercherai à reproduire au mieux l'identité sonore d'un espace en me basant sur les mécanismes que - j'espère - je parviendrai à trouver.

Pour commencer, je vais essayer de donner une première définition, sans doute vague et inexacte, de ce que j'appelle une « particule sonore ».

Particule (sonore) : nf. (*lat. particula, petite part ; et lat. sonorus, de sonus, son*) : Plus petite unité de son, indivisible, qui est responsable de l'identité sonore de chaque espace, chaque lieu, chaque instant. Ces particules sont inscrites dans une certaine stabilité, une certaine cohérence sur la durée. Ainsi, les actions, bruits, sons, perturbations ponctuelles qui peuvent venir à exister dans un espace sont exclus de son identité sonore.



Simulation de la désintégration d'un boson de Higgs (la particule élémentaire manquante de l'équation) dans le détecteur CMS (CERN)

Prenons par exemple une pièce quelconque dans une maison forestière. Il n'y a pas d'habitants dans cette maison, pas d'actions bruyantes autour de cette maison, et la pièce a donc une signature, une identité sonore particulière, fondée sur quelques particules ténues, variées, qui proviennent tant de la pièce en elle-même que de son contexte, ici forestier.

Plaçons maintenant la même habitation, au détail près, dans un contexte urbain : les sons de la ville deviennent un élément de l'identité sonore de la pièce, puisqu'ils sont constants, et prennent la place des particules venues de la proximité de la forêt. Nous avons donc ici bien deux espaces distincts, et pour aller plus loin, on peut dire qu'il pourrait exister autant d'identités sonores pour une même configuration spatiale que de contextes possibles.

Mais introduisons une perturbation ponctuelle : une voiture passe à proximité de la maison forestière. Comment considérer cet élément ? À première vue, il y a deux interprétations possibles, au moins. La première : un nouvel élément sonore intervient, donc, une nouvelle identité. La seconde interprétation : cet élément n'est pas récurrent, donc il ne participe pas à l'identité sonore de la pièce.

Cependant, la première hypothèse reviendrait à dire que l'identité sonore d'un espace n'aurait aucune constance, du fait de ces perturbations ponctuelles, et donc qu'un espace n'aurait pas d'identité sonore. En effet, le concept d'identité fait référence à une chose permanente et fondamentale. Tandis que la deuxième limite beaucoup trop l'importance des perturbations ponctuelles sur l'identité d'un environnement.

Il y a, finalement, une troisième voie d'interprétation, qui nécessite alors de distinguer deux types d'identités, ce qui signifierait que la pièce aurait une identité, mais sujette à des variations légères, et surtout, ponctuelles. La première serait l'*identité particulière*, et la seconde, l'*identité particulière*.

L'identité particulière correspond à celle qui existe en l'absence de perturbations ponctuelles. Elle pourrait tenir compte, par exemple, de la géométrie de l'espace, de l'occupation de l'espace, de sa matière, et de son *contexte récurrent*, qui est celui qui est dans le plus présent dans le temps (par exemple, ici, la ville ou la forêt).

L'identité particulière est celle qui est ponctuelle, c'est-à-dire strictement limitée dans le temps. Il s'agit, en fait, d'une variation de l'identité particulière. Elle correspond à l'identité particulière additionnée d'une ou plusieurs perturbations ponctuelles simultanées. Les identités particulières étant propres à un instant, elles sont, en somme, des discontinuités au sein de l'identité particulière.



Schéma de la répartition des identités particulières et particulaires dans le temps

Il semblerai que l'identité particulière est celle sur quoi je vais passer le plus de temps, je vais donc, en toute logique, tenter de définir d'abord ce qu'est l'identité particulière. Je vais voir si on peut, en dépit de son instabilité, parler d'*identité*, et en quoi elle est *particulière*.

Tout d'abord, reprenons : il a été dit de l'identité particulière qu'elle est une variation de l'identité particulière. Qu'elle en reprend à l'identique toutes les caractéristiques, mais qu'il s'y ajoute l'ensemble des perturbations ponctuelles présentes à l'instant considéré. Il est évident que là où la différence se joue, c'est sur la notion de « perturbations ponctuelles ». En effet, on peut se poser la question : à partir de quand un son devient-il une perturbation ponctuelle ? C'est-à-dire : quand sort-il du *contexte* ? Est-ce par sa faible fréquence, sa rareté ? Est-ce par son niveau sonore plus élevé que la moyenne ? Son incongruité ?

Imaginons que se soit par son niveau sonore qu'un phénomène passe du statut de contexte à celui de perturbation. Si le niveau défini est trop bas, il y aura sûrement tant de perturbations ponctuelles que l'identité particulière deviendra plus présente que l'identité particulière. Ce qui, en soit, n'est pas exclus, et pourrait justifier le terme « *identité particulière* ». Mais cela montre bien à quel point la distinction de « perturbation ponctuelle » et de « contexte » est importante. Cela nous montre aussi pourquoi ce type d'identité peut être appelé « particulière » : étant fondamentalement basée sur un phénomène précis, de telle sorte que chaque identité particulière d'un lieu soit différente d'une autre. Particulière parce que propre à un phénomène.

Pour poursuivre, on bloque donc sur les notions de « perturbation ponctuelle » et « contexte », qui ont traits aux particules sonores, et donc, maintenant, je vais pouvoir me consacrer à la définition des particules que je soupçonne d'exister.

J'ai pu me rendre compte que chaque espace et chaque situation dispose d'une identité sonore qui, si elle ne lui est peut-être pas réservée, le définit. Bien entendu, cette identité sonore est fonction de plusieurs facteurs. Qui peut nier, par exemple, que la configuration spatiale d'un espace a une influence sur les phénomènes sonores qu'il contient ? Si quelqu'un tape sur une enclume dans une forge, le son de cette action ne sera pas du tout le même que s'il avait été produit en plein air, dans une cave, dans une salle de bain, ou, je ne sais pas, dans un aéroport. Pareillement, qui peut nier que, pour une pièce de mêmes dimensions, on aura un son différent en fonction de son encombrement, de la texture de ses murs, de son plafond, etc. Sont-ce là ce que j'appelle les particules ? Peut-être, mais peut-être pas. Je ne sais pour l'instant pas moi-même. Je suis partagé entre dire que oui, et dire que non. Ces facteurs tiennent, à mon avis, plus de la caractéristique physique que de la particule, car elles sont quasiment parfaitement reproductibles. Ce qui ne veut *pas* dire, bien entendu, que ces caractéristiques ne participent pas à l'identité sonore d'un espace. Elles sont fondamentales, mais sans doute pas de la même façon que les particules. Comme deux humains peuvent avoir les mêmes cheveux blonds, ou noirs ou roux, mais deux esprits radicalement à l'opposé, deux pièces peuvent avoir les mêmes caractéristiques, mais deux contextes différents qui les transfigurent.

L'idée de particule serait donc étroitement liée au contexte. J'irais même jusqu'à dire que dans l'idée que j'en ai, les particules sont ces éléments qui à la fois sont issus du contexte et qui le fabriquent. Elles en sont issues, car elles sont émises par les actions bruyantes environnant l'espace qu'elles définissent. Elles le fabriquent, car si on se positionne dans cet espace, c'est à partir de ces mêmes particules que l'on reproduit mentalement le contexte de notre situation. On pourrait y voir une sorte de vecteur entre la situation qui nous entoure, mais que l'on ne situe pas parfaitement par la vision, et notre capacité à percevoir par l'ouïe pour recréer cette situation. Cet exercice mental est selon moi indispensable, car celui qui ne peut se situer d'aucune façon n'a plus de repère. Et pour celui qui n'a plus de repères, le monde n'existe plus, et il se retrouve désespérément seul.

Ce qui me pousse à dire cela, c'est ce que j'ai pu lire ici et là sur la chambre anéchoïque, ou chambre sourde. C'est une pièce qui isole parfaitement de l'environnement extérieur. Une fois à l'intérieur, on ne perçoit plus le contexte du lieu où nous sommes. D'aucune manière. Ni par les échos, ni par les vibrations du sol, rien. On est coupé du monde. Or, beaucoup de personnes, médecins, psychologues, et scientifiques divers et variés, soutiennent une théorie selon laquelle les séjours trop prolongés (au-delà de quelques minutes) dans une telle chambre seraient très nuisible. Ce fut même, jadis, une forme de torture. Dans une telle pièce, on est coupé du monde extérieur à la fois par la vue et par l'ouïe. Puisque l'on peut parfaitement être coupé du monde par la vue dans n'importe quelle pièce, pourvu qu'elle soit close, c'est donc que l'ouïe a un rôle prédominant dans la localisation de notre position par rapport à notre environnement.

J'ai dit au tout début que les particules sonores sont les plus petites unités de son, indivisibles, qui sont responsable de l'identité sonore d'un espace. Je le maintiens, mais il me faut faire une petite modification : une particule sonore, c'est la plus petite unité de son *significative*, indivisible, responsable de l'identité sonore d'un espace. C'est pourquoi je ne range pas les caractéristiques techniques d'un espace dans la même catégorie que les particules. En effet, que l'on soit un merle, un ver de terre, un mulot, un scarabée ou un humain, elles sont invariables. Elles sont les mêmes pour tous. Mais par contre, une particule est témoin du contexte d'un espace *en fonction de chacun*. Un oiseau n'aura à *mon avis* pas les mêmes repères qu'un mulot, ni que nous, et donc, les particules sonores concernées ne seront pas les mêmes. Même si cela peut varier d'un humain à l'autre, je suppose que ces variations sont suffisamment minimales pour pouvoir me passer d'y prêter une attention particulière, du moins pour l'instant. Pourquoi, alors, préciser que cela peut varier de telle espèce animale à telle autre espèce ? « Simplement » parce qu'entre deux espèces, le champ auditif n'est pas le même (cf. diagramme p. suivante), et donc, logiquement, les sons perçus ne seront pas les mêmes.

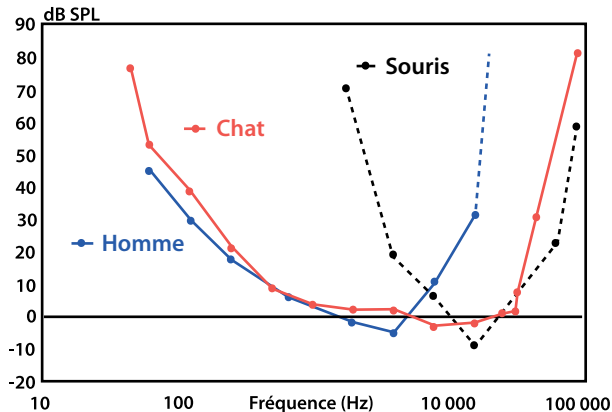


Diagramme des fréquences perçues par différentes espèces en fonction de la puissance relative du son

Dans cette logique, il y a un point qui devient, à nouveau, presque incontournable. C'est encore une fois l'idée de « perturbation ponctuelle ». En effet, on en revient à la même distinction nécessaire entre cette notion et celle de contexte. Je m'étais posé la question de savoir si la fréquence d'un phénomène sonore pouvait faire la distinction entre les deux catégories. Je reviens sur cette supposition, qui prend maintenant beaucoup d'importance. Reprenons l'exemple des deux pièces, une dans un contexte forestier, l'autre dans un contexte urbain. Si une voiture passe à proximité de la première, l'événement se détachera singulièrement du reste. Tandis que si une voiture passe à proximité de la pièce en contexte urbain, elle passera sans aucun doute pour une voiture parmi toutes les autres.

Je pense maintenant pouvoir donner une version réactualisée de la définition du terme « particule sonore », ainsi que définir quelques autres notions que j'ai évoquées jusque là :

Particule (sonore) : nf. (*lat. particula, petite part ; et lat. sonorus, de sonus, son*) : Plus petite unité de son significative, indivisible, qui est responsable de l'identité sonore de chaque espace, chaque lieu, chaque instant, pour chacun. Ces particules sont inscrites dans une certaine stabilité, une certaine cohérence sur la durée. Elles ne sont pas basées sur les caractéristiques techniques de l'espace, mais viennent de son *contexte récurrent : de l'ensemble des sons qui peuvent venir à exister dans cet espace, à l'exception des *perturbations ponctuelles. Elles permettent de faire une distinction entre deux identités d'un espace : son *identité particulière (à laquelle elles participent) et ses *identités particulières (auxquelles participent les perturbations ponctuelles).

Identité (particulaire) : nf. (*lat. identitas, de idem, le même ; et lat. particula, petite part*) : Identité sonore d'un espace, qui tient compte de ses caractéristiques physiques et d'une partie stable sur la durée de son environnement sonore (*contexte récurrent), identifiée grâce à la notion de *particule sonore.

Identité (particulière) : nf. (*lat. identitas, de idem, le même ; et lat. particularis, particulier, partiel*) : Identité sonore d'un espace qui tient compte à la fois de ses caractéristiques physiques, de l'ensemble de son environnement sonore (*contexte récurrent et *perturbations ponctuelles). Un espace dispose d'autant d'identités particulières que de situations contextuelles qui lui sont liées, toutes précisément bornées dans le temps en ce qui concerne leur validité.

Perturbation ponctuelle : nf. (*lat. perturbatio ; et lat. médiéval punctualis*) : Se dit d'un événement sonore précisément borné dans la durée, qui sort du *contexte récurrent d'un espace.

Contexte récurrent : nm. (*lat. textus, trame, tissu, lat. con, avec ; et lat. recurrens, revenant rapidement en arrière*) : Environnement sonore d'un espace singulier, qui se caractérise par une stabilité et une inscription nette dans la durée. Il fournit l'ensemble des *particules sonores qui forment *l'identité particulaire d'un espace, aussi bien qu'il en est formé.

Voilà, j'arrive au bout de ce que je pense pouvoir en dire, pour l'instant. Pour poursuivre, il faudra que je passe par la mise à l'épreuve de mes suppositions. Aussi, je vais formuler le plus clairement possible les questions que je vais chercher à résoudre :

Quelles sont les particules ?

Existe-t-il des mécanismes qui les régissent ?

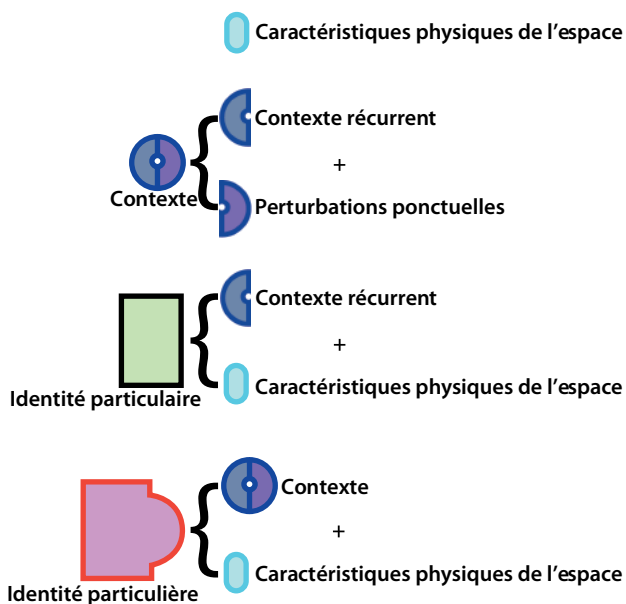
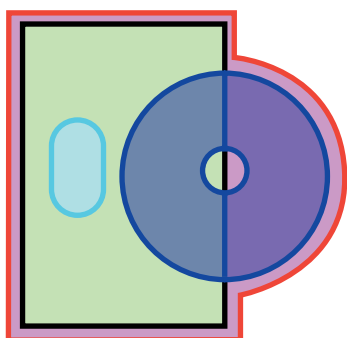
Existe-t-il des caractéristiques notables de ces particules ?

Et surtout :

Où se situe la frontière entre contexte récurrent et perturbation ponctuelle ?

Théorie des Particules (Sonores) : Annexe 1

Répartition des sons au sein des différentes notions



Théorie des Particules (Sonores) : Annexe 2

Monde structurel et monde du détail

On peut se demander, après cette étude méthodique et assez rigide de l'idée de « particule sonore » : à quoi cela correspond-il ? C'est souvent la question qui se pose avec les raisonnements de cette sorte, et finalement, il se trouve que c'est une des plus intéressantes. En effet : c'est l'exemple qui nous raccroche à la réalité. D'un concept vague et pas toujours simple à cerner, on passe à quelque chose de quasiment empirique, qui nous permet de replacer le raisonnement dans la réalité qui nous est proche.

Ainsi, il est bien souvent plus explicite de dire que la pomme tombe de plus en plus vite, plutôt que de dire :

$g = 9,780\ 318 \times (1 + 5,302\ 4 \times 10^{-3} \times \sin^2(L) + 5,9 \times 10^{-6} \times \sin^2(2 \times L) - 3,15 \times 10^{-7} \times h)$,
où la force de gravité g s'exprime en $m.s^{-2}$; la hauteur h en m et la latitude L en unité d'angle, sachant qu'à cette formule se rajoute la force exercée par les frottements et celle de la poussée d'Archimède, qui font qu'une pomme grosse et lourde tombera plus vite qu'une pomme petite et légère.

Cela m'amène donc à proposer une définition purement subjective, faisant appel à mon ressenti, des notions que j'ai précédemment défini de manière la plus objective possible. Celles-ci n'engagent que moi, et il se peut (c'est même probable) que chacun ressente différemment les notions que j'ai exprimées.

Particule (sonore) : Ce sont ces minuscules parcelles sonores qui donnent à un lieu sa vie, son être et sa signature. Craquements, murmures de l'architecture, échos de vie biologique. Vrombissements atténués de la fébrilité de l'activité. Autant de comptes-rendus infimes qui nous disent : tu n'es pas seul, tu ne le seras jamais vraiment.

Identité (particulaire) : C'est la voix de ta maison. C'est la voix de tous les endroits. Chacun d'eux à son timbre, chacun d'eux à ses accents et intonations. Chacun ses habitudes et ses répétitions, chacun a son discours. Certains types de lieux ont des voix ressemblantes : les grands espaces, souvent, murmurent ; certaines églises chantent. Pratiquement toutes les rues de centre-ville aboient le jour et ronronnent la nuit. Et, immanquablement, les vastes étendues de neige te murmurent à l'oreille leurs secrets.

Identité (particulière) : C'est quand, dans la voix d'un espace, tu perçois des accents différents. Ou bien des paroles auxquelles tu n'es pas habitué. Tu es capable de percevoir ces différences dans la régularité, qu'elles te plaisent ou qu'elles te répugnent.

Perturbation ponctuelle : C'est ce qui est capable de t'arracher à la pensée la plus prenante. C'est ce qui transforme la rumeur nécessaire du monde extérieur en une expansion agressive, une intrusion inopportune. Mais c'est aussi un de nos moyens d'information privilégié. Celui qui nous permet de savoir avant de voir. Qui nous permet de prévoir et d'anticiper ce qui essaie de se dissimuler.

Contexte récurrent : Vrombissement diffus et permanent. Il est tranquille, soit râpeux et rugueux, soit doux et lisse. C'est une situation stable, qui n'offre pas de surprises, sans pour autant être monotone, et c'est là sa force.

Avec le recul, je dirais que ces « définitions » sont aussi riches et précises que les premières que j'ai évoquées, car elles donnent vraiment la mesure et l'éclairage nécessaire pour apercevoir la cause de ma réflexion. Il est en effet évident qu'une telle réflexion n'a de sens que pour répondre à une interrogation, un besoin de clarifier l'environnement sonore qui m'entoure.

J'ai toujours voulu croire en la force du détail, son importance, et sa capacité à modifier nos actes, jugements, sentiments, etc., et ce dans tous les domaines. J'ai toujours eu foi en cela, et je me suis efforcé de l'appliquer aussi souvent que possible, mais jamais je n'ai réussi à comprendre ce phénomène. Et dans la liste des choses les plus importantes pour moi, comprendre est premier *ex æquo*. Aussi, cette occasion m'a été offerte dans un domaine nouveau pour moi, presque libre de tous préjugés que j'aurais pu avoir. Depuis longtemps, je me plais à écouter les détails sonores. Quand mon frère, par exemple, va fermer la porte grinçante de la salle de bain, je me précipite aussitôt pour l'ouvrir à nouveau, à son grand dam. Il y a peu de sons aussi beau que celui d'une porte qui grince, balancée par les courants d'air. Plainte ou chant ? Je ne saurai le dire. Mais ce qui est certain, c'est que ce métronome, que beaucoup ne peuvent supporter, apporte de la vie dans un espace. Du mouvement. Même si c'est ténu, cela rythme le temps qui passe, cela occupe l'espace. Et je crois que j'ai besoin de cela, particulièrement quand je réfléchis. D'aucun dirait qu'il ne peut travailler s'il y a du bruit à côté, moi, je pense ne pouvoir travailler que dans ces conditions. Que ce soit de la musique, le grincement d'une porte, une perceuse, ou n'importe quoi, je focalise mon écoute sur ces détails afin de mieux m'isoler.

Grâce à ces détails sonores, ces petites particules significatives, je peux garder un lien avec ce qui se trouve en dehors de mon espace. La force de ce lien, c'est qu'il n'est pas contraignant. Au contraire, il est libérateur. C'est étrange, non ? Ces bruissements, presque parasites, par leur présence, me libèrent. A-t-on jamais vu une chaîne qui ne nous retienne pas ? Je pense pouvoir expliquer la façon dont je ressens et comprend ceci. Le meilleur moyen de ne pas souffrir, c'est d'accepter d'être blessé. L'image est sans doute beaucoup trop forte, mais elle résume parfaitement l'idée : au contraire de plusieurs personnes à ma connaissance, j'accepte ces particules pour ce qu'elles sont. Je cherche leur beauté plutôt que de m'en plaindre. Beauté qui peut d'ailleurs être n'importe où, s'il existait quelqu'un pour la voir à chaque fois. Ces particules, je les reçois, je les accepte, et ainsi, elles ne peuvent plus me déranger : au contraire, elles me bercent et créent une sorte de stase. C'est comme si le monde autour de moi se mettait en veille, et les particules pulsent doucement, comme un petit voyant rouge, signalant que « le reste » est là, quelque part, qu'il n'a pas disparu. Elles sont les émissaires de l'inaccessible.

Au-delà de ce simple compte-rendu, certaines sont plus fortes que d'autres, et parviennent à éveiller mon intérêt de façon nettement plus prononcée. Ces particules plus puissantes, elles ne le sont que pour moi. Elles seraient autres pour un autre. Et encore autres pour encore un autre. Elles me touchent et agitent la trame de la stase. Je focalise toute mon attention dessus, et je vis avec plaisir ces minuscules événements, d'une banalité prodigieuse, et donc d'une puissance phénoménale. Pour un instant, une fraction de temps, je suis tout à eux. Ces événements, je les attends. Pas impatientement, parce que je sais qu'ils viendront au moment précis où ils le doivent, et donc, je n'y pense pas vraiment lorsqu'ils ne sont pas là. Mais je les attends.

Est-ce que ces événements sont des perturbations ponctuelles ? Je ne sais pas encore. Je suis partagé. D'un certain côté, il est vrai que par leur beauté, ils interrompent, temporairement, la continuité de mes actions. Mais d'un autre côté, je me fais à l'idée que ce que j'appelle des perturbations ponctuelles sont des intrusions. Ce n'est pas pour rien, je pense, que c'est le terme *perturbation* qui m'est venu naturellement, plutôt qu'*événement* ou *élément*, par exemple. Et, quoi que je puisse en dire, je ne considérerai jamais ces événements qui me tiennent à cœur comme des intrusions, puisqu'en y réfléchissant bien, je me rend compte que ce ne sont pas eux qui viennent à moi, mais bien moi qui vais les chercher. J'y prête attention dès le départ,

attendant le moment où ils se manifesteront : ce n'est donc pas de leur fait, cette rupture de continuité, mais bien du mien. En fin de compte, et après cette brève réflexion, j'en suis désormais sûr : je ne peux pas les ranger dans la catégorie des perturbations ponctuelles. Ce sont de simples particules qui retiennent plus mon attention que d'autres. Allez savoir pourquoi. Ce n'est ni mon but de le trouver, ni mon envie, ni même, à mon avis, dans les capacités de n'importe qui de le faire. Certaines choses retiennent notre attention, d'autres non. Pourquoi ? Parce que.

Ce court questionnement m'a fait comprendre une chose d'une simplicité déroutante (et donc d'une très forte inaccessibilité). Il y a dans l'idée de perturbation ponctuelle celle, intrinsèque, du mouvement, et peut-être même celle de la vitesse. C'est peut-être là que se distingue la perturbation ponctuelle du contexte récurrent. Parmi tous les sons qui m'entourent, certains, donc, retiennent mon attention, d'autres, je les écoute sans y prêter attention. D'autres, enfin, sont comme une intrusion dans mon esprit : des sons qui forcent le passage. Je commence à comprendre, je crois, comment cela fonctionne. Je me représente maintenant le contexte récurrent comme un nuage de sons qui flottent, dérivent, bougent, lentement, rapidement, mais pas vers moi. C'est pourquoi on n'y prête que peu d'attention : aucun ne recherche le contact. Je comprend maintenant pourquoi j'ai choisi les termes « Vrombissement diffus et permanent » pour le qualifier. C'est donc à nous, au travers de notre écoute, d'aller les chercher ou non, de les aimer pour leur beauté ou non, de les aimer pour ce qu'ils nous font ressentir ou non. On les choisit, et donc on ne tombe jamais sur de mauvaises surprises, puisqu'on les connaît. Le mouvement est clairement dans le sens : nous - son. Ce sont là les particules sonores, dont l'ensemble forme le contexte récurrent. Elles sont là, on les entend, et on peut choisir de ne pas les écouter. Par contre, certains sons viennent vers moi : ils me forcent à les écouter, à y prêter attention, et pour cela, je les considère comme des perturbations, des intrusions. Ils font partie du nuage de particule, mais viennent dans notre direction, et donc, inévitablement, grossissent et finissent par entrer en collision avec moi. Certains plus vite que d'autres, ils font alors d'autant plus mal. Je crois que c'est ce que j'appelle une perturbation ponctuelle : un son qui ne nous laisse pas la possibilité de ne pas l'écouter.

En parallèle, il me semble que j'ai avancé dans ma compréhension de la logique des détails. À la lumière des quelques heures de réflexions qui m'ont amenées ici, je crois que les détails forment la matière du monde : ils comblent l'immense vide laissé par les esquisses majeures qui le font tenir debout. C'est ce qui fait que l'on voit le monde comme un tableau plutôt qu'un tracé architectural. C'est la différence entre un Mondrian et un Van Gogh ou un Turner. Sans aucun rapport de supériorité ou d'infériorité l'un sur l'autre, tous deux sont indispensables. Mais nos recherches sont plus souvent attirées par les structures que par les détails. Plutôt par les fondements que par ce qu'ils soutiennent. Et je n'y échappe pas. Mais au moins, j'en ai conscience.



*Joseph Mallord William Turner,
Slavers throwing overboard
the Dead and Dying - Typhon
coming on ("The Slave Ship")
1840; Oil on canvas, 90.8 x 122.6
cm; Museum of Fine Arts, Boston*

*Piet Mondrian, Composition with
Red, Yellow and Blue, 1921*

